

Cahiers
Albert Camus

3

Fragments
d'un combat

1938-1940

Alger Républicain



nrf

Gallimard



La publication des *Cahiers Albert Camus* a été décidée par la famille et les éditeurs de l'écrivain, afin de répondre au vœu de nombreux universitaires et étudiants et, plus généralement, de tous ceux qui s'intéressent à son œuvre et à sa pensée.

Sévère pour lui-même, Albert Camus ne publiait rien à la légère. Pourquoi dès lors livrer au public un roman abandonné, des conférences, des articles qu'il n'avait pas lui-même retenus pour ses *Actuelles*, des dossiers, des brouillons même?

Simplement parce que, lorsqu'on aime un écrivain ou qu'on l'étudie en profondeur, on souhaite souvent tout connaître de lui. Ceux qui détiennent les inédits de Camus considèrent qu'il serait abusif de ne pas répondre à ce vœu légitime et de ne pas permettre la lecture de *La Mort heureuse* ou des *Journaux de voyage*, par exemple, à ceux qui le désirent.

Les universitaires que leur recherche a conduits, parfois du vivant de Camus, à consulter ses écrits de jeunesse ou des textes plus tardifs, mais peu connus ou encore inédits, estiment que l'image de l'écrivain ne peut qu'être nuancée et enrichie par leur lecture.

L'édition des *Cahiers Albert Camus* est dirigée par Jean-Claude Brisville, Roger Grenier, Roger Quilliot et Paul Viallaneix.

Les *Cahiers* ne se limiteront pas à la publication d'inédits ou de textes dont il est actuellement difficile de prendre connaissance. Ils accueilleront des études susceptibles de jeter une lumière nouvelle sur l'œuvre d'Albert Camus.

Agrégée de lettres classiques, Jacqueline Lévi-Valensi a enseigné quelques années dans le secondaire avant de devenir, en 1962, assistante à la faculté des lettres d'Alger; en 1965, elle est nommée à la faculté des lettres d'Amiens, où elle est chargée d'enseignement. Outre des articles, dont la plupart, portant sur l'œuvre de Camus, ont paru dans la *Revue des Lettres modernes*, elle a publié *Divan algérien*, anthologie de la poésie algérienne d'expression française, Hachette, 1967, et *Les Critiques de notre temps et Camus*, Garnier, 1970. Elle termine actuellement une thèse sur la « Genèse de l'œuvre romanesque d'Albert Camus ».

Actuellement chargé d'une maîtrise de conférence de linguistique française appliquée, à l'université de Paris XIII, ancien directeur-adjoint et directeur d'U.E.R., André Abbou a exercé d'abord les fonctions de professeur de l'enseignement secondaire. Directeur des études d'un centre d'enseignement de la langue française aux étrangers, puis assistant et maître-assistant de linguistique française, il a consacré et consacre ses recherches et travaux à l'analyse et à l'interprétation de l'œuvre d'Albert Camus (thèse de troisième cycle sur « Genèse et édition critique de *L'Étranger* », et divers articles publiés dans la *Revue des Lettres modernes* (série Albert Camus, n^{os} 1-2-3-4-5), à la didactique du français, langue maternelle et langue étrangère, à l'analyse des phénomènes de communication sociale et de communication spécialisée (divers articles dont la direction du n^o 14 des *Études de linguistique appliquée*). Il a créé et dirigé, à cet effet, l'Institut de formation et de recherche pour l'enseignement du français (I.F.R.E.F.) et l'Institut des Sciences et techniques de la Communication. André Abbou est né à Oran.

PRÉFACE

Il en est souvent des livres comme des hommes. Certains ont la démarche assurée et une conscience affichée de leurs certitudes. L'homme dont on traite ici n'avait ni l'une ni l'autre. Il est donc naturel que ses écrits en manquent.

Comment pourrions-nous avoir, nous, éditeurs, l'assurance que le recueil que nous présentons ici sous la jaquette du n° 3 des Cahiers Albert Camus dispose par lui-même de toute justification à la fois dans son principe et dans son économie?

Éditer, tout éditer d'un écrivain reconnu, afin qu'il prenne sa place dans le cortège des œuvres d'un siècle et qu'il témoigne à sa manière des vicissitudes et des espérances d'une génération, ne suscite guère d'opposition dans son principe. Il n'est besoin que de consulter les publications d'auteurs peu reconnus de leur vivant et venus à l'existence littéraire de façon posthume. Encore qu'il y ait de bons esprits pour s'étonner de publications posthumes censées trahir la mémoire de l'écrivain... ou déranger leur confort.

Mais éditer, dès lors qu'il s'agit d'articles de journaux ou de notes éparses et diverses, c'est créer. Ces écrits possèdent quelques dimensions communes : des relations chronologiques, une situation historique et géographique, un statut journalistique, une origine identifiée — mais ne disposent pas d'une forme. Une forme, c'est ce qui découpe, organise, relie les différentes unités d'une signification. Elle confère

aux textes le caractère d'un ensemble. C'est ce que fit précisément Albert Camus pour Actuelles I, Actuelles II, Actuelles III. Il choisit, écarta, découpa, élagua, assembla. Et à bon droit, puisque c'était son œuvre. Mais précisément en ce qui concerne l'Algérie, il se garda, pour des raisons conjoncturelles et pour des raisons de cohérence, de convergence de pensée, de reprendre tous ses articles publiés vingt ans plus tôt. Nous ne pouvions faire de même. Notre rôle était, est, de reconstituer, d'établir, d'assembler et de soumettre au public l'intégralité de l'œuvre concernée ¹.

Nous avons donc assemblé, regroupé, voire constitué des unités thématiques. Et nous avons conscience d'avoir ainsi préparé une certaine lecture, que nous espérons la moins inattentive et la moins mutilatrice. Éditer, c'est donc choisir un certain ordre, une certaine forme destinée à éviter les malentendus, les ambiguïtés, les obscurités. De là, les ensembles, centrés sur un nom, sur un objet, sur une pratique discursive, sur une instance. De là les compléments historiques ou explicatifs que nous nous sommes permis. Ils accompagnent certes les textes de l'écrivain, mais ils n'ont qu'une fonction auxiliaire. A chacun d'en faire son eau. Ni hagiographie, ni bûcher, ni panthéon, ni purgatoire : simplement une œuvre et son environnement.

Et le titre? Si la vie de Camus fut un combat contre le destin, contre les forces aliénantes qu'il rencontra dans son existence, s'il combattit pour et contre, ne devait-on pas considérer ces textes comme des fragments d'un combat à visage découvert. « Quand dire, c'est faire », souligne le linguiste anglais J.-L. Austin, en intitulant ainsi un ouvrage sur les actes engendrés par tout discours...

Il n'empêche, nous le savons, que cet ouvrage est aussi le

1. Nous avons dû accepter de retrancher du présent volume le dossier des articles de critique littéraire et d'activité culturelle pour ne pas dépasser, tant au nombre de pages qu'au prix de vente, les limites fixées. Prêt à être mis à la disposition du public, ce dossier devrait, nous le souhaitons, faire l'objet d'un volume postérieur.

nôtre, qu'il donne à Camus et aux principaux acteurs du drame qui s'est joué en Algérie et en France de 1938 à 1940 une dimension et un visage.

Certains ne manqueront pas de considérer avec amertume ou irritation le regroupement d'articles qui, mis bout à bout, prennent l'allure d'un procès interminable des injustices, des mesquineries, des violences faites à une communauté, non pas par la France, mais au nom de la France, par ceux qui détenaient le pouvoir pour des raisons économiques et pour les raisons politiques de l'époque. On ne parle pas, c'est vrai, dans la presse de ce qui va sans dire : le bon samaritain n'est pas le sujet habituel des journaux. Il y a tant, il y a trop d'inconscience, d'égoïsme, d'insensibilité, de volonté de puissance dans toute collectivité humaine... C'est vrai, parmi les survivants de la communauté française d'Algérie, beaucoup ne reconnaîtront pas le visage de leur Algérie, les expériences et les relations qui les unissaient aux membres de l'autre communauté — définie par l'origine et la religion qu'elle revendiquait comme siennes —, à ceux qui n'étaient pas encore les Français-musulmans. C'est vrai que la plus grande partie de la communauté française d'Algérie a travaillé aveuglément, obscurément, non pour s'enrichir, mais pour créer, pour féconder, pour rendre aimable une vie qu'eux-mêmes, ou leurs ancêtres, avaient connue misérable en d'autres lieux : émigrés, fils d'émigrés, transplantés, chercheurs d'aventure...

Mais les autres, ceux qui habitaient dans des quartiers jamais visités ou peu visités par les « pieds-noirs », les anonymes, les inconnus, ceux dont le nom ou le visage restaient flous dans la légalité coloniale de l'époque, les millions condamnés à la misère, à la dépendance, à l'iniquité?

Camus, ici, parle pour les sans-voix, pour ceux qui n'en ont pas eu faute d'éducation, pour ceux à qui elle n'a pas été donnée ou à peine faute d'un statut Blum-Viollette jamais voté, pour ceux à qui elle a été retirée au nom de la Justice. Mais parmi ceux-là, parmi les relégués, il n'y a

pas que les membres d'une seule communauté, il n'y a pas tous les membres d'une même communauté, il y a les non-nantis, le petit peuple, les « petits blancs » et la grande masse des Algériens.

André Abbou.

En tant qu'artistes nous n'avons peut-être pas besoin d'intervenir dans les affaires du siècle. Mais en tant qu'hommes, oui. Le mineur qu'on exploite ou qu'on fusille, les cadavres des camps, ceux des colonies, les légions de persécutés qui couvrent le monde ont besoin, eux, que tous ceux qui peuvent parler relaient leur silence et ne se séparent pas d'eux.

Je n'ai pas écrit, jour après jour, des articles et des textes de combat, je n'ai pas participé aux luttes communes parce que j'ai envie que le monde se couvre de statues grecques et de chefs-d'œuvre. [...] Mais de mes premiers articles jusqu'à mon dernier livre, je n'ai tant, et peut-être trop, écrit que parce que je ne peux m'empêcher d'être tiré du côté de tous les jours, du côté de ceux, quels qu'ils soient, qu'on humilie et qu'on abaisse.

« L'Artiste et son temps. »

*Actuelles II*¹.

1. La Pléiade, II, pp. 802-803.

INTRODUCTION

La présente édition procède d'objectifs complémentaires. Mettre à la disposition des lecteurs des articles dispersés et souvent introuvables, d'une part. De l'autre, reconstituer l'environnement social, historique et idéologique de l'œuvre journalistique qu'elle recense, en vue de favoriser une lecture attentive.

Distante des événements qu'elle considère, elle se situe à l'heure des bilans et des synthèses. Suffisamment éloignées pour être exemptes de passion, suffisamment proches pour ne point pâtir de la légende, les chroniques qui la constituent offrent le double visage de l'histoire et de l'actualité à peine passée. Trente-sept ans, certes, que s'est refermée la dernière page du *Soir-Républicain* conçue par Camus. Mais quinze ans à peine que la portée de ses interrogations, de ses angoisses et de ses luttes pour une Algérie unie, fraternelle et heureuse, a cessé d'être d'actualité. Quinze ans, c'est presque hier. Et après toutes ses mises en garde¹, ses cris et son amertume — celle de l'homme qu'on allait mutiler — eût-il admis et compris, à terme, l'indépendance politique de l'Algérie, trouvant en lui la force de caractère, la générosité

1. « [...] l'autre Algérie. Si elle se faisait, [...] ce serait pour moi un immense malheur, dont il me faudrait, avec des millions d'autres Français, tirer les conséquences. Voilà ce que je pense. Je peux me tromper ou juger mal d'un drame qui me touche de trop près... » (*Actuelles III*, La Pléiade, II, p. 901).

et la fraternité nécessaires¹, pour ne pas rompre avec un peuple qui pensait, par le choix d'un destin personnel, maîtriser la misère et le malheur? Sa foi, sa passion de l'homme n'étaient pas un vain mot : une cause et une énergie.

Ce n'est pas, non plus, une publication méconnaissant la volonté de l'auteur. Les textes qui constituent ces *Cahiers* ont été publiés ou auraient dû l'être — sans la censure. Certains furent repris dans les pages d'*Actuelles* III, d'autres écartés pour ne pas aviver, à un moment dramatique, les récriminations par le rappel du mépris et de la bêtise. Ceux du *Soir-Républicain*, enfin, auraient eu droit à un premier recueil sans l'intervention de la censure qui suspendit le journal le 9 janvier 1940. Ce quotidien, dans son numéro du 7 janvier, annonçait en effet la publication imminente, en édition spéciale, des fragments de son combat contre la guerre, pour la liberté et la paix.

« Ce sont tous ces textes déjà parus, quelquefois opposés dans leurs inspirations mais dont la réunion fournira une doctrine moyenne acceptable par tous, que nous publierons dans notre édition spéciale [...]. Cette édition constituera aussi, et en même temps, un instrument de travail et un sujet de réflexion. C'est pour le moment notre seule ambition.

« [...] Annoncez-la et diffusez-la. Vous nous aiderez ainsi à préparer un avenir meilleur. »

Sans méconnaître la différence d'actualité et d'objectifs entre les publications envisagées ou réalisées et celle que nous présentons ici, nous pensons que notre préoccupation rejoint celles de l'écrivain lui-même. Camus nous a habitués à ces détours et à ces retours vers les périodes et les combats

1. « Il y a en lui cette même chaleur fraternelle qui se moque éperdument des effets et des formes. Sa position sur les événements est celle que je supposais : rien de plus humain. Sa pitié est immense pour ceux qui souffrent mais il sait hélas! que la pitié ou l'amour n'ont aucun pouvoir sur le mal qui tue, qui démolit, qui voudrait faire table rase et créer un monde nouveau d'où seraient bannis les timorés, les sceptiques et tous les lâches ennemis de la vérité nouvelle ou de l'Ancienne Vérité par les mitraillettes, le mépris et la haine » (Moulood Feraoun, *Journal*, 11 avril 1958).

qui ont forgé son œuvre. La préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*, en 1958, ne livre-t-elle pas la justification de ces bilans par-delà les années?

« Depuis le temps où ces pages ont été écrites, j'ai vieilli et traversé beaucoup de choses. [...] Mais sur la vie elle-même, je n'en sais pas plus que ce qui est dit, avec gaucherie dans *L'Envers et l'Endroit* [...] si j'ai beaucoup marché depuis ce livre, je n'ai pas tellement progressé¹. »

A quels publics destine-t-on cette édition? Elle s'adresse d'abord à un public de lecteurs curieux de connaître une époque proche et la part que Camus y a prise, sans simplification ni omission. Pour ces raisons, nous avons brossé le tableau exact et précis des faits historiques, politiques, économiques, sociaux et culturels qui ont pesé, à un moment clé de l'histoire internationale, sur le mécanisme usé, puis déréglé et figé de la France. A cette fin aussi, nous avons cru utile de constituer en ensembles homogènes² les articles qui résultent des affaires, des problèmes, des conflits auxquels Camus a lié son action de journaliste. Et conscients de l'importance de cette publication posthume et munis de la confiance du Comité des *Cahiers Albert Camus*, nous avons souhaité donner à cette édition la caution de l'exactitude historique qui a pour condition une documentation aussi étendue que nécessaire. Dans cette recherche des données historiques et politiques sûres, les difficultés furent évidemment nombreuses. Elles tinrent, d'une part, à l'identification et à la délimitation de la contribution du journaliste au sein d'une équipe où, malgré la bonne volonté et le nombre, les responsabilités lui incombaient presque autant qu'à Pascal Pia³. Nous avons, avec patience, élaboré un réseau de

1. Préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*, La Pléiade, II, pp. 10-11.

2. Pour des motifs matériels (volume et prix de cette publication), il a été décidé de disjoindre du présent recueil les articles littéraires et culturels parus durant cette période dans les deux quotidiens algérois.

3. A ce qu'il écrit à G. Audisio, le 9 septembre 1937, Camus a pratiqué le journalisme probablement à *L'Écho d'Alger*, avant son entrée à *Alger-Républicain*.

« Croyez-vous qu'à vingt-quatre ans, avec une licence ès-lettres, un diplôme

critères chronologiques, thématiques et stylistiques¹ qui ont permis de relier à l'écrivain bien des textes non signés. Il en résulte un nombre élevé de textes de valeur intrinsèque inégale mais dont l'intérêt réside dans la paternité vraisemblable de Camus. Des gênes plus considérables sur le plan documentaire exigèrent que nous constituions complètement le fonds historique et politique sur lequel intervenait l'aventure des deux quotidiens algérois. Est-il utile de préciser que les travaux de Charles-Robert Agéron² et de André Nouschi³ ne nous ont livré que des repères et des directions de recherche. L'ouvrage de Mahfoud Kaddache⁴, précieux par son information souvent détaillée, n'apporte pas tous les détails et les précisions nécessaires à la séquence 1938-1940. Il nous a fallu ainsi examiner les collections de quotidiens et d'hebdomadaires politiques, syndicaux et littéraires tels que *La Lutte sociale*, *L'Algérie ouvrière*, *Commune*, *Monde*, *La Dépêche algérienne*, *L'Écho d'Alger*, souvent dès l'année clé 1930, « année du centenaire » de la conquête. Cette édition s'appuie donc sur une documentation historique renouvelée et en bien des points originale. Elle paraît de nature à faire comprendre les conflits et les luttes auxquels font référence les articles de Camus⁵.

Sur le plan particulier de la contribution journalistique de l'écrivain, le choix de textes publiés par R. Quilliot dans l'édition de *La Pléiade*⁶ et l'appareil documentaire qui l'accompagne n'ont pas vieilli. Nous avons voulu les complé-

d'études supérieures de philosophie, un an de journalisme pratique (rédaction et mise en pages) et deux ans de théâtre comme acteur et metteur en scène, je puisse trouver un emploi à Paris [...] » (*La Pléiade*, II, p. 1319).

1. Ils sont précisés et justifiés au sein de chaque chapitre.

2. C.-R. Agéron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, P.U.F. 3^e éd., 1969.

3. A. Nouschi, *La Naissance du nationalisme algérien*, éditions de Minuit, 1962.

4. *La Vie politique à Alger de 1919 à 1939* (thèse ronéotypée et publiée ensuite à la S.N.E.D.). Ouvrage de première importance pour la connaissance de cette période.

5. Voir « L'Affaire El Okbi », p. 413.

6. Tome II. Par commodité, les volumes de cette édition seront désignés au sein des études qui suivent par I ou II.

ter grâce à une exploration systématique et ponctuelle. Ainsi des relations de Camus avec le Parti communiste algérien, que nous nous permettons d'aborder brièvement ci-après, en exemple du travail mené et des connaissances qui en résultent. Elles donnent un relief particulier aux conflits politiques qui ont agi sur son action journalistique postérieure et elles permettent de rendre compte de son évolution intellectuelle et idéologique durant cette période.

Il est courant, en effet, à ce propos, de se référer aux confidences de l'écrivain à R. Quilliot¹ confirmées en 1958 à Carl A. Viggiani². Camus ne déclara-t-il pas avoir adhéré au P.C.A. en 1934³ et l'avoir quitté peu de temps après, en 1935, pour des raisons de cohérence doctrinale : le P.C.A. s'était rallié à la doctrine de Laval soutenue par Staline. Il en résulta, à ses dires, « le ralentissement des revendications en faveur des musulmans⁴ ». En fait, en 1936, Camus fonde et dirige sous l'égide du Parti communiste algérien le théâtre du Travail, qui donne sa première représentation en janvier ; à partir de février 1937, Camus est secrétaire général de la maison de la culture d'Alger, qu'il a largement contribué à faire naître, et que contrôle le parti communiste. C'est entre juin et octobre 1937 qu'il cessera d'assumer ces fonctions. La considération de ces faits et la confrontation de diverses séquences de *La Lutte sociale*, des souvenirs de Jean Grenier⁵, des *Carnets I* et de fragments de textes littéraires, nous conduisent à propo-

1. Lettre du 8 juin 1955 (voir La Pléiade, I, p. xxix et II, pp. 1314 et s).

2. *Revue des Lettres modernes*, série Albert Camus, n° 1, « Autour de *L'Étranger* », pp. 211-212.

3. L'affirmation de Camus est peut-être liée au souvenir dont il fait état dans l'analyse de *La Galère* de Chamson (23 mai 1939) :

« Il est juste, en effet, de penser que le grand mouvement des intellectuels français vers l'adhésion date de février 1934. Car, à cette époque, il s'est créé, en France, un climat de panique et de haine qui multiplia chez tous le sens d'une responsabilité peut-être illusoire. »

4. La Pléiade, II, p. 1315.

5. Jean Grenier, *Albert Camus*, Callimard, 1968.

ser une autre chronologie et à la relever de faits et de précisions convaincantes.

Si l'on se réfère, en effet, à Jean Grenier et à la lettre qu'il publie datée du 21 août¹, on relève que l'adhésion eut lieu certainement au courant de l'hiver 1935. Grenier se trompe en datant la missive de Camus de 1934, car elle évoque avec précision le voyage aux Baléares qui eut lieu, pour la première fois, durant l'été 1935² :

« Vous avez raison quand vous me conseillez de m'inscrire au parti communiste. Je le ferai à mon retour des Baléares. »

D'ailleurs, l'auteur des *Iles* précisait avant³ les raisons qui l'avaient poussé à recommander un tel choix :

« Le parti communiste était l' " aile marchante " du Front populaire, le plus attirant de tous par son énergie conquérante et disciplinée [...].

« Je conseillai donc à Albert Camus de s'inscrire au parti. »

Le conseil et la réponse datent donc de l'été 1935 puisque le Front populaire ne fut consacré que le 14 juillet de cette année par la manifestation unitaire de la place de la Nation. Les adhésions consécutives des amies de l'écrivain et de sa première épouse (hiver 1935) sont ainsi parfaitement plausibles. La séparation d'avec Simone Hié n'eut lieu qu'au cours de l'été 1936. Les réticences de Camus à rejoindre le parti, dont fait état sa lettre⁴, sont transcrites dans les *Carnets*. Voilà donc éclaircie la date de son adhésion au P.C.A. Sur ses relations à l'intérieur du parti et les causes lointaines de son départ, citons d'abord cette profession de foi inédite que nous avons retrouvée sur une feuille de brouillon peu lisible glissée entre les pages du dossier de *L'Envers et l'Endroit* :

« [Nous voulons un communisme⁵].

« Nous ne croyons pas à Hegel, nous ne sommes pas matérialistes, nous ne servons pas l'idole monstrueuse du Progrès.

1. Jean Grenier, *Albert Camus*, p. 45.

2. Voir La Pléiade, II, p. 1178 et *Carnets* I, p. 26.

3. J. Grenier, *Albert Camus*, p. 41.

4. *Ibid.*, p. 45.

5. Les mots entre crochets dans cette citation signalent les phrases barrées.

Nous haïssons tout rationalisme, nous sommes communistes quand même. [C'est une gageure. Non]. Parce que nous ne voulons pas séparer la doctrine de la vie. Et pour moi le communisme c'est beaucoup plus mon camarade de cellule, ouvrier ou magasinier, que le tome III du *Capital*. Je préfère la vie à la doctrine et c'est la vie toujours qui triomphe de la doctrine. Vous serez aussi tiraillé? Non, je ne mélange pas les plans. Je préfère une grosse vérité autour de laquelle gravitent quelques erreurs à une vérité [absolue] en termes d'absolu où le cœur n'apaisera pas sa soif. Quant à la vérité que je désire et à laquelle je tends, ceci est d'un autre ordre et ne regarde que moi. Pragmatisme? Mais qui ne voit qu'il s'agit justement du contraire. Paradoxes divers que j'adresse aux intellectuels objectifs, c'est nous qui payons cela de notre solitude car nous avons plus à perdre qu'à gagner. Solitude à l'égard de nos parents ou de ceux que nous aimons parce qu'ils nous payent de leur mépris. Solitude à l'égard du peuple car beaucoup d'expériences cruelles lui ont appris à se méfier.

« Peut-être jugez-vous tout ceci avis particulier — on ne naît pas d'ouvrier impunément. Je ne peux me résoudre à préférer aux miens une certaine définition de l'intelligence ¹. Il me semble qu'alors je trahirais le sens vrai de la vie qui est dans les souffrances et la mort des miens. C'est l'idéalisme qui naît du rationalisme. Et c'est cet idéalisme que je réprouve car il est comme la marque du péché originel. A l'encontre, nous allons vers la révolution qui est la marque du génie créateur de la vie. »

A terme les contradictions entre l'absurde et la croyance au progrès, entre la pratique intellectuelle et le dogmatisme, ajoutées au « souci religieux ² » et « aux doutes ³ » ne purent que s'exacerber.

1. La primauté accordée à l'homme ne date donc pas de la réponse faite à l'étudiant algérien réfugié en Suède.

2. *Carnets* I, p. 29. Camus, dès cette époque, est agnostique, mais il craint le matérialisme athée, à quoi il trouvera plus tard quelque chose de « grossier ».

3. *Ibid.*, mai 1936, p. 38.

Cahiers Albert Camus

L'aventure et la bataille perdue d'Alger Républicain sont un des épisodes les plus importants de la formation d'Albert Camus. Fin 1938, il entre comme journaliste débutant dans ce quotidien créé pour être à Alger l'organe du Front Populaire. Aux côtés de Pascal Pia, il y jouera bientôt un rôle déterminant, jusqu'au jour de janvier 1940 où Alger Républicain, devenu Le Soir Républicain, est définitivement suspendu par ordre du Gouvernement général.

Pendant un peu plus de deux ans, Camus aura lutté pour la survie de ce journal chaque jour menacé, pour l'émancipation politique et sociale, pour la justice, pour l'Espagne républicaine aussi, et enfin pour la «vraie» paix. A travers cette activité multiple, il se forge une éthique du journalisme qui sera plus tard celle du quotidien Combat.

Jacqueline Lévi-Valensi et André Abbou ont retrouvé, dans les collections d'Alger Républicain et du Soir Républicain, l'ensemble des articles signés par Camus ou pouvant lui être attribués. Classés par thèmes, éclairés par des notes et des aperçus historiques, ce sont vraiment les «fragments d'un combat».

nrf